

Ivan Tchygrynav

LE SIMPLET DE LA RUE DES POTIERS

À Zaloujjé on me dit: «Mais Dzèmidzionak est parti. Il a quitté le bourg.»

Où donc était parti Dzèmidzionak?...

J'étais peut-être le seul à bien connaître cet homme.

Il arriva au bourg environ trois ans après la guerre. Il logea chez la vieille Dakoulikha qui vivait seule, il lui payait son loyer, il touchait une pension, ça faisait à la vieille un peu d'argent. Mais bientôt, la vieille refusa l'argent que lui donnait son locataire.

Quand je rencontrai Dzèmidzionak, il habitait déjà la rue des Potiers, il y était connu depuis longtemps.

Ce dimanche-là, j'étais dans la cour, occupé à regarder voler les abeilles autour des ruchers de mon oncle.

J'entendis tout à coup des voix, l'une d'elle disait:

— Voilà Dzèmidzionak!

Je me retournai et je vis un petit vieux que je ne connaissais pas, qui marchait au milieu de la rue, tenant une cage à la main. Il était petit de taille, un peu voûté, avec une petite barbiche blanche, des cheveux aussi blancs que la barbiche s'échappaient de son chapeau de paille. L'inconnu portait une chemise de satin à col boutonné sur le côté, une chemise qui n'était plus neuve et qui avait perdu sa couleur, une ceinture terminée par des glands le serrait à la taille; on voyait ça et là des pièces sur son pantalon. Il marchait à petits pas rapides, comme s'il avait peur d'être en retard. Il trottnait sans presque plier les genoux, cela l'obligeait à pencher en avant son corps grêle.

Les cris se firent entendre de nouveau:

— Dzèmidzionak!... Dzèmidzionak!...

Des enfants sortirent dans la rue en courant. Ils se tenaient à une distance respectable du petit vieux, se pressaient derrière lui. Le petit vieux suivait la rue sans faire attention aux gosses. Cela me rappela que moi aussi, comme eux, pieds nus, avec les gamins de mon âge, plus d'une fois nous avions emboîté le pas du simplet du village qu'on appelait Tsimka. Tsimka demeurait tout au bout de la rue, une rue très longue, mais cela ne nous empêchait pas de le suivre. Quelque chose de semblable se passait aujourd'hui.

«Cruelle enfance», me dis-je.

Je questionnais ma mère le soir, lorsqu'elle rentrait la vache à l'étable.

— Ma, Dzèmidzionak, qui est-il?

— Comment ça, qui?... Dzèmidzionak... hé bien... c'est Dzèmidzionak! Il habite chez la mère Dakoulikha.

Je compris qu'elle n'était pas disposée à me répondre, malgré cela, elle me demanda:

— Quoi? Il y avait des gosses qui couraient après lui?

Je fis oui de la tête.

— Les vauriens! Ils méritent une bonne correction, ces voyous!

Elle soupira et s'affaira à ses traites. Puis elle ajouta:

— Dzèmidzionak ne ressemble pas à tout le monde. C'est vrai, il est peut-être un peu bizarre, mais il n'est pas méchant.

Ma mère n'avait pas l'intention de parler, je sentis qu'elle se préoccupait beaucoup plus de ce que son fils eût une juste idée de l'homme, mais elle continua:

— Il est arrivé un de ces printemps et depuis il vit chez la mère Dakoulikha. Qui il est et d'où il vient, ça ne regarde personne et personne ne le sait. Après la guerre, beaucoup sont restés sans logis. Beaucoup ont souffert de la guerre. Chacun a son chagrin. Lui aussi, peut-être, a eu son abri détruit. Alors il est venu habiter ici, finir le reste de ses jours. C'est heureux qu'il ait une pension. Je crois d'ailleurs que cela a tout de suite attiré l'attention de Dakoulikha...

Ma mère se tut. Elle avait quelque chose à faire dans l'entrée, c'est pourquoi elle sortit...

— Et le vieux s'est montré habile... Je parle du vieux Dzèmidzionak, me dit-elle lorsqu'elle revint. Je disais donc que la vieille Dakoulikha le prit d'abord comme locataire. Certains jours, il faisait le tour de la maison réparant par-ci, clouant par-là, ou bien il jardinait sur le petit bout de terre. La cour était toujours propre et devant la maison la rue l'était aussi. Parfois, quand j'allais voir la vieille, Dzèmidzionak se montrait aimable. C'est vrai, il ne parlait pas beaucoup. Il avait l'air renfrogné et se taisait le plus souvent. Comme s'il avait la bouche cachetée. Bon, ça, c'est rien... Des gens comme lui qui ne parlent pas, il y en a beaucoup dans le monde, peut-être plus que des bavards... Je disais donc qu'un dimanche, il a eu besoin, je ne sais pourquoi, d'aller au marché. Il n'y était jamais allé et voilà que ce dimanche-là il y va. Il avait, peut-être, besoin d'acheter quelque chose pour lui ou pour Dakoulikha. À partir de ce jour, il a changé, comme si on avait mis un autre homme à sa place. Et tout ça à cause des oiseaux. Je ne sais pas qui a eu l'idée de vendre des oiseaux, au marché, j'en n'avais jamais vu avant. Oui, il y a du lait, des œufs, mais des oiseaux?! Vendre des oiseaux!... On n'avait jamais vu ça. C'est qu'il les achète, les oiseaux. Après, il y allait souvent, au marché. S'il voit un oiseau, il l'achète tout de suite. Il ne manquait plus que ça pour exciter la convoitise! Et en voilà bien d'autres partis à attraper et à vendre des oiseaux. Quelle honte! Lui les achetait et leur donnait la liberté quelque part, personne ne sait où. Pendant ce temps-là, tu penses que les gens faisaient marcher leur langue:

— Mais il les achète pour les revendre après. Si vous aviez vu l'argent fou qu'il gagne!

Et personne ne se doutait que le malheureux dépensait toute sa pension pour payer les oiseaux. Plus d'une fois il était resté sans pain, alors la vieille Dakoulikha lui donnait le sien. Et voilà qu'ensuite, des vendeurs d'oiseaux les apportaient à la maison. Alors la Dakoulikha s'est mise en colère. Elle leur a fait honte, puis, elle a pris un bâton et les a mis à la porte, tous ces vendeurs. Ils ne sont plus revenus. Mais le vieux ne s'est pas arrêté...

À partir de ce soir-là, je sortais dans la rue chaque fois que j'entendais les gosses crier après Dzèmidzionak.

Souvent les enfants suivaient le vieillard jusqu'au marché. Après j'appris qu'ils étaient devenus les premiers fournisseurs d'oiseaux.

Dzèmidzionak marchait toujours au milieu de la rue. Je remarquai qu'il portait la même chemise, je pouvais dire exactement le nombre de pièces qu'il avait à son pantalon. Le dimanche, il passait deux fois devant notre maison, la première lorsqu'il se rendait au marché, la deuxième lorsqu'il en revenait. Et jamais il n'avait tourné la tête, il regardait droit devant lui. Mais une fois il faillit à son habitude, si c'était une habitude. En passant il me jeta un regard et soudain il retira son chapeau et me salua. Peut-être parce que pour lui j'étais un nouvel arrivé. Il n'y avait pas longtemps que j'habitais cette rue tranquille. À partir de ce jour, il ne passait jamais sans porter la main à son chapeau. Il le faisait d'un geste rapide, presque à la dérobée, comme s'il ne voulait pas perdre son temps pour une futilité.

Par la suite, je ne pus m'empêcher de penser à cet homme réellement bizarre. Une curiosité qui n'aurait jamais pu être satisfaite me saisit et je n'aurais jamais connu ce petit vieux si un jour...

Je ne voulais pas croire en voyant ce simplet que ce n'était qu'un petit vieux retombé en enfance sur ses vieux jours. Je n'arrivais pas à croire qu'il se faisait tant de soucis pour si peu, une occupation qui suscitait des sourires compatissants. Peut-être que la simplicité de son esprit le poussait à cette action qui, lui semblait-il, était un bien qui réparait un mal. Acheter des oiseaux et leur rendre la liberté était devenu alors le but précis de sa vie de vieillard.

J'étais tellement attiré par ce vieil homme que j'étais prêt à courir avec les gamins de la rue pour le suivre jusqu'au marché sans penser que ce que j'allais entreprendre était mal.

Par la suite voilà ce qui m'arriva...

Un jour que Dzèmidzionak n'avait pas trouvé d'oiseaux à acheter au marché, il en revenait triste, un peu plus voûté que d'habitude. Près de notre maison, il s'arrêta un instant, en face du

banc où j'étais assis, il fit demi-tour et suivit la rue Kolkhozienne. C'est à ce moment que je pris la décision de le suivre. Tout en lui emboîtant le pas, j'avais la sensation de faire quelque chose d'affreux, mais la curiosité avait pris le dessus. Dzèmidzionak ne faisait pas attention à moi, sans doute ne m'entendait-il pas marcher.

Les maisons de briques, construites ces dernières années, venaient de se terminer, remplaçant les maisonnettes de bois, comme celles de la rue des Potiers. La rue Kolkhozienne avait entièrement été détruite pendant la guerre. Aujourd'hui, ses maisons étaient neuves, reconstruites par ses habitants.

Soudain, Dzèmidzionak disparut derrière une palissade, je restai seul dans la rue.

Le temps se traînait, vide, d'autant plus que je me trouvais dans une situation ridicule, ne sachant que faire. Le pire aurait été de me retrouver nez à nez avec le vieux; jusqu'alors il ne m'avait pas vu, du moins, j'en avais l'impression, cela arrangeait les choses. Et j'eus l'intention de m'enfuir, pour ne pas me faire voir, mais une force invincible, celle qui m'avait poussé jusqu'ici, me clouait sur place, là, près de cette palissade derrière laquelle avait disparu Dzèmidzionak. Entre-temps, le petit vieux sortit dans la rue et il était trop tard pour entreprendre quoi que ce soit.

Dzèmidzionak passa devant moi sans dire un mot. Durant ces quelques secondes, je restai planté comme sous l'effet d'une douche glacée.

À ce moment même une femme dégringola de l'entrée et cria à quelqu'un dans la cour:

— Qu'est-ce qu'il t'a donné?

Une voix d'enfant lui répondit de la maison d'en face.

— Oh, mon dieu! T'as été volé! hurla la femme.

Quelqu'un d'autre essaya de lui répondre:

— Mais les moineaux ne valent rien!

— Rien! Rien! Ferme-là!... Tu te soucies de l'argent des autres, imbécile! Si ça lui plaît, qu'il le laisse partir au vent, son argent... s'il en a tant! Et la femme partit d'un rire éclatant, cruel. À partir de cette minute, j'eus profondément pitié du vieillard.

Sa cage avec les moineaux, car cette fois-ci c'était bien des moineaux qui se trouvaient dedans, il la serrait contre sa poitrine comme s'il avait peur de se la faire enlever...

Dzèmidzionak sortit du bourg. Il ouvrit sa cage à trois kilomètres, là où commençaient les prés.

Le soleil était splendide, l'eau chantonait dans la petite rivière. Par ce jour d'été on sentait la splendeur de cette belle saison: l'herbe encore intacte se balançait doucement au souffle léger du vent, de temps en temps on entendait dans les buissons le chant des oiseaux semblable aux timbres argentins de mille clochettes claires.

Plongé dans la contemplation de cette divine nature, je n'avais pas remarqué à quel moment s'était transformé le vieux Dzèmidzionak. Le vieillard semblait rajeuni, il s'était redressé. Rien n'était resté du vieux qu'on avait l'habitude de voir passer dans la rue des Potiers. Il faisait sortir les oiseaux de leur cage et les regardait prendre leur vol et se perdre dans le ciel. On lisait sur son visage, et toute son attitude le traduisait, l'exaltation d'un enfant transporté de joie. Il rayonnait de bonheur.

Oui, j'avais devant moi un homme qui jouissait pleinement de son bonheur...

Il n'y eut entre nous aucune conversation, mais malgré cela nous retournâmes au bourg comme deux bons amis. À partir de ce jour, je pouvais aller chez la mère Dakoulikha sans me sentir gêné.

C'est ainsi que j'appris l'histoire de cet étrange vieillard qui passait pour un simplet.

...Avant la guerre, Dzèmidzionak avait vécu près de Vitougne, un village pas très grand. Il avait été garde forestier. Il vivait seul. Sa fille, qui allait sur ses trente ans, était mariée; elle vivait à la ville, elle avait une enfant, petite encore. Ses préoccupations de mère de famille ne lui permettaient pas d'aller voir son père.

La guerre commença. Au début, personne n'avait touché aux petites maisons de campagne qui se trouvaient en bordure de la forêt où vivait le garde. La guerre les avait épargnées, mais plus tard, elle vint ravager Vitougne. La nuit, on voyait l'immense

brasier qui brûlait de l'autre côté du Dniepr. Tout éclatait et se soulevait autour de Vitougne.

Le chemin qui bordait la forêt était plein d'une foule mouvante qui fuyait les horreurs de la guerre. Parfois elle était si dense que l'on aurait pu croire que la moitié du monde s'était mise en marche. Les gens y passaient, fatigués, noirs de poussière, sans s'arrêter. Il y en avait de toutes sortes: des femmes, des enfants, des vieillards, des soldats blessés. Le bord du chemin était semé de vaisselle et de pots brisés, mêlés à des bandes pleines de sang qui avaient eu le temps de sécher au soleil.

La maisonnette du garde forestier était ces jours-là pleine de blessés.

Dzèmidzionak, du matin au soir, était sur le bord du chemin dans l'espoir de reconnaître dans la foule un visage familier.

Il eut de la chance, son attente ne fut pas vaine, sa fille arriva, sa petite, qui n'avait que trois ans, sur les bras. La petite fille n'avait jamais vu son grand-père, elle en avait seulement entendu parler. Elle savait qu'elle avait un grand-père qui vivait quelque part au bord d'un lac dans la forêt. Dans son imagination d'enfant elle voyait un vieillard comme on en voit dans les contes de fées, alors qu'en réalité elle vit un petit vieux tout comme les autres, comme elle en avait tant rencontrés dans la rue où elle sortait se promener avec sa mère. La petite regarda longtemps son grand-père jusqu'à ce qu'il la prenne dans ses bras où elle s'endormit tout de suite. La pauvre petite était sale, maigre, harassée par la route qui avait été longue. Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, sa mère n'était plus là. La fille de Dzèmidzionak était partie avec tout le monde, elle avait laissé sa petite à son père. La fillette pleura malgré la forêt mystérieuse et le lac qui l'avait enchantée et qu'on appelait, on ne sait pourquoi, le lac Mort. Alors pour la calmer, le grand-père la prit dans ses bras et alla sur le bord du chemin où coulait encore la rivière humaine, poussée par la guerre. La petite se calma.

La guerre approchait.

Les exilés devinrent rares, bientôt on n'en vit plus du tout. Seuls des soldats passaient, suivant les sentiers de la forêt. Après on ne vit plus personne. On entendit longtemps le bruit sec des mitraillettes. Enfin arriva le jour où tout fut calme et silencieux.

Dzèmidzionak était seul avec sa petite-fille dans cette parcelle de la forêt que la guerre n'avait pas encore directement touchée.

Le vieux garde forestier n'avait plus rien à faire, il traînait dans la forêt sans but précis, écoutait murmurer les arbres qui de jour en jour changeaient de ton, l'automne était proche. Puis de nouveau des gens arrivèrent, des partisans. Ils s'arrêtaient d'abord dans la maisonnette du garde et après, à l'approche de l'hiver, avec les premières neiges, ils s'installèrent quelque part, de l'autre côté du lac Mort.

L'hiver fut rude, avec beaucoup de neige. Le froid semblait pénétrer dans la maisonnette par les moindres interstices, aussi le garde était-il obligé d'entretenir le feu jour et nuit. Le grand-père et la petite attendaient les beaux jours avec impatience.

Un jour, les Allemands firent irruption dans la maison du garde forestier.

— Partisan?

Dzèmidzionak haussa les épaules.

— Où se cachent les partisans?

— Je ne sais pas.

— Tu vas venir avec nous.

— Et la petite?

Le vieux garde montra sa petite Alionka.

— On ne te gardera pas longtemps, si tu es raisonnable, lui dit-on.

On embarqua le garde sur un traîneau et on l'emmena à Vitougne. La petite fille fut enfermée dans la maison du garde.

L'interrogatoire dura deux semaines. Les hitlériens voulaient savoir où se trouvaient les partisans. Dzèmidzionak se taisait. Alors il était jeté par terre et battu. La nuit, lorsqu'il lui arrivait de dormir un peu, il voyait sa petite-fille en rêve, un sentier fait dans la neige menait au lac, jusqu'aux abris des partisans. Il avait espoir que par ce sentier on viendrait chercher sa petite Alionka, que rien de fâcheux ne lui arriverait.

Deux semaines durant, le garde souffrit des tortures mais plus encore il souffrit d'avoir laissé la petite seule. Lorsqu'enfin on le laissa partir, il retourna dans la forêt, il retrouva sa maison vide, sa petite-fille n'était plus là. Il n'y avait sur le plancher qu'une

mésange morte de froid... Comment avait-elle pu entrer? Personne ne le savait.

Jusqu'à la fin de la guerre, le vieux garde vécut accablé de chagrin. Il avait vainement cherché sa petite-fille. Sa fille revint un jour. Apprenant la triste nouvelle, elle s'affaissa sur un banc, y resta à pleurer toute la nuit. Elle partit le lendemain.

Le vieux Dzèmidzionak quitta aussi sa maison, il la quitta à jamais pour oublier le malheur qu'il y avait vécu.

...Quelques jours après, j'appelai les gamins de la rue, je leur racontai tout ce que j'avais appris au sujet du vieux Dzèmidzionak. Ils me quittèrent en silence, songeurs. Il m'avait semblé alors que j'avais fait quelque chose de grand, que j'avais préservé un pauvre vieillard de la cruauté humaine.

Les enfants ne le taquinaient plus. Petit à petit les oiseaux disparurent du marché. Le vieillard avait beau courir sa cage à la main, on n'en vendait plus, même au bourg.

L'heure de partir arriva, j'allai faire mes adieux à Dzèmidzionak. La mère Dakoulikha m'attendait dans l'entrée.

— C'est pas la peine d'y aller, me chuchota-t-elle avec reproche. Il souffre beaucoup du mal que tu lui as fait. Quelle idée tu as eue de parler de tout ça à tout le monde! T'as pas compris que ses oiseaux, c'était tout pour lui. Ça le faisait vivre.

Le vieillard était assis près de la fenêtre. Il ne tourna même pas la tête au bruit de mes pas. Durant les quelques minutes que j'ai passées chez la mère Dakoulikha, le vieillard ne prononça pas une seule parole.

Je quittai la maison de la mère Dakoulikha profondément troublé et désespéré.

J'avais voulu lui rendre service, atténuer les souffrances d'un homme et je m'y étais tellement mal pris que j'aurais mieux fait d'y renoncer. Il y a des blessures qui sont incurables, surtout lorsqu'elles concernent le cœur...

Je ne revis jamais plus le vieux Dzèmidzionak.